

# La relation de voyage : itinéraire d'une pratique

Andreas Motsch  
Université de Toronto<sup>1</sup>

Dans le contexte de la littérature viatique, la question du genre a toujours été problématique, souvent confuse, mais ces difficultés sont fort instructives. Il est aisé de voir comment la littérature de voyage accueille derrière son unité thématique

---

<sup>1</sup> Cet article est une version retravaillée de l'article « Relations of Travel: Itinerary of a Practice » (2011). Je remercie *Réforme et Renaissance* pour la permission de le reprendre ici, le CRSH pour la subvention de cette recherche, Michel Fournier, Grégoire Holtz, Myriam Marrache-Gouraud, Vincent Masse et Jessica Westerhold pour leurs conseils et critiques, ainsi que Céline Bonnotte pour la traduction.

une variété infinie de textes parlant de voyages : des textes allant du merveilleux et du fictionnel au documentaire, du poème ou de la pièce de théâtre au récit d'aventures et au compte rendu le plus sobre et rudimentaire. Si cet état de choses pose un défi important à une approche générique, la tâche s'avère plus difficile encore lorsqu'il faut décider de l'attribution d'un genre. Vu sous cet angle, le récit de voyage est un genre hybride. D'abord, la littérature de voyage elle-même n'est pas un genre en soi ; il faudrait plutôt dire qu'elle le traverse ; le fait que nombre de textes partagent des caractéristiques communes mais se distinguent par ailleurs parfois grandement les uns des autres dans leur traitement du sujet réduit les aspects et caractéristiques communs à un nombre de textes plus restreint. Cependant, l'inverse est également vrai : les genres traversent le récit de voyage. Ainsi, un récit de voyage particulier est moins un genre en soi qu'une structure textuelle hybride, accommodant des modes discursifs variés et, de plus, des modes souvent en transformation. Dans ce sens, le récit de voyage est un genre sans caractéristiques génériques stables et le lecteur, au lieu de capituler, doit redoubler ses efforts et mobiliser l'ensemble des outils littéraires, poétiques ou rhétoriques. Alors qu'au cours des dernières décennies, particulièrement fructueuses à cet égard, de nombreuses études ont été consacrées à cette question, le temps des bilans semble venu<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Pour un survol concis des approches thématiques et méthodologiques et une bibliographie fondamentale à ce sujet, voir Holtz et Masse (2012). Un bilan plus détaillé vient d'être publié par Sylvie Requemora-Gros (2012). Pour une analyse de la notion d'histoire dans les publications savantes, voir Marrache-Gouraud (2007).

À la lumière des difficultés déjà signalées et parce qu'il paraîtra absurde de faire comme si ces difficultés n'empêchaient pas purement et simplement une approche générique traditionnelle, cet article propose un détour, sinon un détournement de la question. Il présente la littérature de voyage par une approche pragmatique et traite le récit de voyage comme une pratique humaine parmi d'autres. En resituant la pratique littéraire dans le contexte général des activités humaines signifiantes, l'article retrace — dans ses principaux mouvements, certes — l'évolution de la relation de voyage à travers ses développements historiques et esthétiques, entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, à un moment charnière dans la formation de l'épistémè de notre modernité. À l'intérieur de la littérature viatique, notre analyse privilégie la « relation de voyage » ; un titre très prisé à cette époque, qui détermine sans doute, comme nous le verrons dans cette étude, une catégorie d'écrits, sans qu'on puisse parler de genre selon ce qui a été dit précédemment. Ce choix méthodologique rend l'argumentation immédiatement ambiguë, car il n'est au fond pas possible de distinguer sans équivoque entre la littérature viatique et la relation de voyage qui reflètent plutôt le rapport entre le général et le particulier. Cependant, cette approche justifie le choix de prendre la relation de voyage comme exemple, parce que l'analyse de ses conditions de possibilités et de son développement à travers l'histoire offre une démonstration approfondie des forces à l'œuvre dans sa production aussi bien que dans sa réception. Si la concentration sur la période entre le XVI<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle — l'âge des grandes découvertes et l'âge d'or de la relation de voyage — reflète le créneau historique proposé pour ce volume, cette focalisation a aussi l'avantage de mettre en avant les forces et

développements historiques qui finissent par établir les paradigmes épistémologiques et esthétiques de notre modernité. L'argument renvoie ainsi à la mise en place de l'épistémè moderne pour nous rappeler l'historique du processus et la contingence de nos concepts. Il souligne de la sorte la contribution de la littérature de voyage non seulement à la formation de genres littéraires et de courants esthétiques, mais aussi à la consolidation de savoirs aujourd'hui gérés par toute une gamme de disciplines. Cette interdisciplinarité avant la lettre est depuis toujours un attrait incontestable de la littérature viatique, mais elle joue aujourd'hui un rôle important dans le champ de la littérature même.

En effet, depuis près de trois décennies, la littérature viatique fait l'objet d'un intérêt grandissant au sein du milieu universitaire et se trouve présentement au premier plan de débats liant les études littéraires à de nombreuses autres disciplines. Les raisons de ce développement ne sont pas entièrement littéraires. Dans la mesure où l'histoire des voyages et de ses récits offre un bilan des déplacements entraînés par la nécessité, par la curiosité ou par des objectifs économiques, politiques ou spirituels, cette histoire des voyages donne en même temps un aperçu de la genèse de l'épistémè occidentale et du développement graduel de la vision actuelle du monde<sup>3</sup>. Toutefois, ce sont les études littéraires qui rappellent que toute représentation est également une construction discursive possédant sa propre poétique, dont il faut être conscient lors de la construction de vérités disciplinaires. Si, par le passé, la poétique du voyage n'avait

---

<sup>3</sup> L'histoire de termes tels que *voyage*, *travel*, *Reise*, *journey* offre de nombreuses perspectives ; voir à cet effet Doiron (1995), chapitres I et II.

qu'une importance mineure, l'accent change lorsque la valeur et le critère esthétiques sont compris comme historiquement contingents, ce qui permet de poser un regard neuf sur l'héritage textuel se situant à un carrefour disciplinaire.

La littérature de voyage peut être classifiée selon deux approches taxinomiques. La première est une typologie empirique précisant les circonstances particulières du voyage ; la deuxième cible les modes d'écriture et leurs liens avec d'autres genres en analysant la production discursive et les qualités poétiques du texte : modèles narratifs, modes figuratifs, construction de soi et de l'Autre, bases épistémologiques, qualités poétiques, etc. La seconde approche non seulement révèle le fonctionnement interne du texte en identifiant les stratégies rhétoriques, mais établit aussi la relation du texte avec un champ plus large de discours, manifestant ainsi son interdisciplinarité. Cependant, cette méthodologie requiert une réévaluation du discours littéraire même afin de l'intégrer dans une dynamique générale de l'analyse des discours et de la formation des disciplines.

C'est dans ce contexte plus large qu'il faut penser la généalogie et l'herméneutique de la relation de voyage dans sa période glorieuse entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Comme tout genre littéraire, la relation possède sa propre trajectoire comprenant des différenciations internes (poétiques) et externes (socio-historiques). Ici, l'usage de l'article défini dans « la relation » suggère une plus grande clarté que n'en proposait la réalité textuelle. Alors que les textes intitulés *Relations* varient énormément et contiennent fréquemment des éléments empruntés à d'autres genres, d'autres textes « relatent » le voyage et sont considérés comme des relations par les lecteurs

sans être néanmoins étiquetés comme tels. Il est a priori difficile, sinon impossible, de distinguer une « relation de voyage » d'autres textes intitulés « History of a journey », « *Voyages and travels* », « Voyages et aventures », etc. Cette ambiguïté, qui affecte la littérature de voyage et la relation de voyage, est systématique et, au bout du compte, constitutive de ce type de texte qui défie la classification générique. Faire la distinction entre les deux présente un défi à quiconque s'intéresse à la question. Certains aspects de ces recoupements ont reçu l'attention des spécialistes, plus particulièrement la question de la définition du genre — qu'il vaudrait mieux appeler une « poétique »<sup>4</sup> — ainsi que le problème de l'influence mutuelle entre l'écriture du voyage et le roman moderne émergent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>5</sup>. L'influence des deux genres sur le développement de nouvelles idées philosophiques est également bien documentée<sup>6</sup>. La relation de voyage, en tant que pratique littéraire à part entière, n'a cependant reçu que très peu d'attention jusqu'à maintenant, malgré un nombre important d'études portant sur des textes particuliers.

Pour retracer l'itinéraire de la relation de voyage comme forme particulière de discours, je dois d'abord la replacer dans son cadre général, celui de la littérature de voyage. Ensuite, pour mieux comprendre son destin, je dois revoir l'histoire commune de l'écriture du voyage et du roman, et faire appel au discours du voyage lui-même (*l'ars apodemica*) et aux changements politiques et épistémologiques qui l'affectent. S'étendant au-delà du cadre restreint d'un débat littéraire, ces

---

<sup>4</sup> Voir Pioffet et Motsch, 2008, et Ouellet, 2008 ; pour des traitements antérieurs de la question, voir LeHuenen, 1990, Ouellet, 2010 et 1993.

<sup>5</sup> Voir Chupeau, 1977, et Adams, 1983.

<sup>6</sup> Voir Chinard, 1911, et Atkinson, 1924.

interrogations rétablissent la complexité interdisciplinaire de l'objet et des méthodes d'analyse. Toutefois, avant de développer cette étude, je souhaite introduire son objet à travers deux digressions comparatives : tout d'abord, en jetant un regard sur l'étymologie historique du terme *relatio* et, ensuite, en faisant un inventaire des textes intitulés « relation », textes qui témoignent de pratiques historiques. À partir de ces études, je développerai une analyse de la relation de voyage comme performance discursive aux débuts de la modernité et je suivrai son devenir historique et littéraire.

### ***Etymologie***

La notion de relation en tant que mode discursif devient claire lorsque j'examine son étymologie et son histoire<sup>7</sup>. *Relation* remonte au latin *relatio*, nom dérivé du supin *relatum*, qui est lui-même une forme du verbe composé *referre* (*re + ferre*), où *ferre* veut dire « amener, porter » et où *re-* introduit l'élément de répétition ou de retour, donnant ainsi « reporter ou rapporter ». La forme verbale du supin exprime la finalité : *relatum* se traduit ainsi par « afin de rapporter ». *Relatio* comme discours peut se référer à une audience devant le sénat romain ou bien à son renvoi à un magistrat, à la répétition d'un discours ou d'une déclaration dans un contexte légal. De manière générale, le terme signifie *faire un rapport, donner un compte rendu* d'événements. Ce sens légal a survécu en tant que terme technique dans la loi médiévale latine.

---

<sup>7</sup> Ce résumé lexicographique est basé sur Rey (2003 et 2009), Glare (1996 et 2008) et sur le *Dictionnaire du Moyen Français, 1330-1500* (2009, en ligne).

Hérité du latin, *relation* apparaît dans l'ancien français au début du XIII<sup>e</sup> siècle et signifie *rapport*. Il s'emploie principalement dans le syntagme *faire relation* — où l'accent est mis sur sa valeur performative — et contient une valeur judiciaire explicite en tant que témoignage ou déposition : « disposition faite par quelqu'un de ce qu'il sait de quelque chose ». Cette dernière définition est documentée dans la jurisprudence française jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. De manière plus générale, tout comme en latin, *relation* signifie simplement un « rapport sur un fait ». Avec l'essor de l'exploration au cours des siècles suivants, *relation* prend le sens de « compte rendu narrativisé d'une expédition en terres lointaines » et, entre le XVII<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle, la notion « terme de relation » se réfère à un mot employé dans une culture autre et qui aboutit parfois à un emprunt linguistique en français. L'anglais emprunte le terme à partir du moyen français au XIV<sup>e</sup> siècle et lui conserve à peu près les mêmes valeurs sémantiques, dont celle qui vaut dans un contexte judiciaire, où le terme veut dire « faire un compte rendu d'une réclamation ou d'une plainte devant la cour de justice ».

Le verbe anglais « *to relate* » se base sur le verbe français « relater », dérivation savante de « *relatus* » documentée pour la première fois en français en 1342 et signifiant « dire quelque chose de manière précise et détaillée ou faire un rapport ». Les dictionnaires identifient, dans un contexte spécifique, un sens procédural : une présentation faite devant une autorité légale. « Relater », c'est donc « dire, narrer ou faire un rapport », donner un compte rendu dans le contexte d'une procédure légale.

Bien que l'usage du nom précède celui du verbe, il est utile de penser la relation en tant que performance. Non

seulement le nom « relation » est basé sur un verbe exprimant une activité, mais les deux syntagmes « faire relation » et « to make relation » mettent également l'accent sur l'acte énonciatif, en soulignant l'aspect performatif. L'expression attire ainsi l'attention sur les questions de l'oralité et de l'alphabétisation ainsi que sur les circonstances spécifiques de cet acte de rapporter. Dans le contexte de l'oralité, « relater », c'est « parler », mais pas de n'importe quelle manière. Le fait de relater a lieu lors de situations concrètes, dans des circonstances particulières et suivant des modèles précis. Il est utile dans ce contexte de rappeler l'ouvrage d'Austin, *Quand dire, c'est faire* (1970 [1962]), qui nous invite à envisager la structure performative de la relation et à étudier les circonstances grâce auxquelles la performance est possible. Cette enquête ne peut se restreindre à l'oralité, mais doit aborder aussi l'apparition de l'alphabétisation ainsi que les conséquences liées à l'émergence de l'imprimerie. La nature hautement contextuelle de ces performances ainsi que leur fréquence donnaient à l'époque, sans aucun doute, un large éventail de relations, de sorte que leur diversité pose un défi à toute tentative de classification. Toutefois, comme nous le révèlent les dictionnaires, les relations reprennent des *topoi* et en créent de nouveaux, tout en suivant des stratégies prédéterminées.

### ***Inventaire***

Avant d'analyser les relations en tant que modèles discursifs et les relations de voyage en tant que pratique littéraire

spécifique, penchons-nous sur les textes. Bien que la recherche des origines soit semée d'obstacles et de doutes méthodologiques, elle contribue néanmoins à une meilleure compréhension du sujet. En effet, l'emploi du terme « relation » en tant que « rapport de voyage » est établi bien avant l'invention de l'imprimerie, et la signification générale de « relation » en tant que « rapport » est recensée plus fréquemment encore. La distinction est ici souvent arbitraire. Un survol rapide des catalogues<sup>8</sup> en ce qui concerne la première occurrence du terme dans un titre, et plus particulièrement dans un titre imprimé, donne les résultats suivants.

Le terme « relation » remontant au latin, nous pouvons présumer une continuité dans son utilisation depuis le latin jusqu'aux langues vernaculaires romanes. Il est difficile de retrouver la trace de ses occurrences latines puisque la majorité des textes sont sous forme manuscrite et ne portent pas nécessairement de titre. Dans mon inventaire, l'exemple le plus ancien pour la relation en tant que « rapport de voyage » est la relation par Saewulf de son pèlerinage à Jérusalem<sup>9</sup>, datant du début du XII<sup>e</sup> siècle. Bien que je trouve « *relatio* » dans un titre imprimé dès le rapport de Giovanni Francesco Pavini concernant la canonisation de Bonaventure en 1482, publié

---

<sup>8</sup> Cette étude n'est pas exhaustive ; elle est basée sur le catalogue en ligne de la Bibliothèque nationale de France, celui de la Bayrische Staatsbibliothek, celui de la British Library et le Karlsruher Virtueller Katalog ([http://www.ubka.uni-karlsruhe.de/kvk/kvk/kvk\\_en.html](http://www.ubka.uni-karlsruhe.de/kvk/kvk/kvk_en.html)), ainsi que sur la base de données « Bibliographie des voyages » du Centre de recherche sur la littérature des voyages ([http://www.crlv.org/swm/Page\\_recherche\\_viatique.php](http://www.crlv.org/swm/Page_recherche_viatique.php)) et sur Atkinson (1926 et 1936).

<sup>9</sup> Le manuscrit le plus ancien de Saewulf présente une anomalie en ce qu'il porte ce qu'Huygens appelle un « en-tête » où nous pouvons lire : « *Incipit certa relatio de situ Ierusalem* », alors que le texte débute par « *Ego Saewulfus licet indignus et peccator Ierosolimam pergens [...]* ». (Huygens, 1994)

entre 1486 et 1494, le premier emploi du terme dans un titre de récit de voyage se trouve dans les relations jésuites concernant les missions du Japon et du Pérou au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle. Le premier de ces textes est la *Nova relatio historica de statu rei christianae in Japonia [...]* (1598) de Luís Froís.

La situation est plus claire dans les autres langues. C'est dans *The discoverie of [...] Guiana with a relation of the great and Golden Citie of Manoa* de Sir Walter Raleigh, publié en 1596 qu'a lieu, en anglais, la première apparition de « relation » dans le titre d'un compte rendu de voyage imprimé. Mais, en 1583, était déjà parue une *Relation of the expongnable attempt and conquest of the Yland of Tercera [...]* de Don Álvaro de Bazán, rapport militaire traitant de la reconquête de Terceira pour Philippe II. En français, « relation » est utilisé en 1558 lors de la traduction de l'*Historiale description de l'Ethiopie, contenant vraye relation des terres et pais du grand Roy et Empereur Prete-Jan* de Francisco Álvarez. Nous pourrions nous demander si ce titre n'est pas le résultat de la traduction du portugais, mais l'original parle plutôt de *Verdadera informaçam* (Álvarez, 1540). Le terme existe toutefois dans les imprimés portugais puisque le premier compte rendu de voyage s'intitule *Breve relação da embaixada que o patriarcha D. João Bermudez trouxe do imperador da Ethiopia [...]* (Bermudez, 1565). En espagnol, le premier imprimé est la *Carta segunda de relación [...]* d'Hernán Cortéz, datant de 1522 et traitant de la conquête du Mexique. En italien, nous trouvons des publications de « relazioni » de nature politique dès 1557<sup>10</sup>. En 1563, nous relevons *Relatione dell'Isola Giapan* sur la page titre des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio.

---

<sup>10</sup> Voir *Relazione della vittoria hauuta da monsignor, il duca di Sauoia, contra Francesi, il giorno di s. Lorenzo del 57 sotto santo Quintino*, 1557.

La tradition anglaise tire ses racines du français, mais l'exemple allemand, sortant du cadre des langues romanes, présente un contraste intéressant. L'emploi du terme « relation » est rare pour un récit de voyage et suggère sinon un « emprunt », du moins une influence étrangère due à la traduction, dont on trouve des exemples sur les pages de titre comme celle de *Vierzig-Jährige Reise-Beschreibung* de Tavernier (1681). Le terme est toutefois fréquemment utilisé pour les rapports d'expéditions militaires ou politiques et, chose assez intrigante, pour les bulletins de nouvelles et, plus particulièrement, pour les nouvelles imprimées. Le terme « relation » apparaît dès 1566 dans un imprimé traitant de la conquête de Szigeth par les Turcs<sup>11</sup>. De façon plus significative, « relation », en allemand, en vient à désigner une publication sérielle que ce soit de nouvelles internationales, dont par exemple le journal *Relation: Aller Fuernemmen und gedenckwuerdigen Historien so sich [...] Inn diesem 1609. Jahr verlauffen und zutragen möchte*, ou que ce soit de nouvelles remarquables. Il faut cependant rappeler que cette utilisation du mot « relation » pour désigner le rapport de nouvelles politiques trouve souvent un écho dans les autres langues examinées. Le journal le mieux établi dans l'Allemagne du XVII<sup>e</sup> siècle est un journal de vulgarisation scientifique et de nouvelles à sensation qui promet, dans son sous-titre, des « relations curieuses ». Il s'agit de *E. G. Happelii grösseste Denkwürdigkeiten der Welt oder so genandte Relationes curiosae : worinne fürgestellt u. angeführet werden d. merckwürdigste Historien u. Geschichte d. vorigen u. jetzigen Zeiten welche sich*

---

<sup>11</sup> Anonyme, *Relation und Extract von aussagen und besonderen Kundtschafften des Türkens eroberung Zigeths, erfolgt auff den 7. tag Septembris, 1566.*

*auff diesem grossen Schau-Platze d. Welt zugetragen*<sup>12</sup>. Le titre annonce un vaste programme de choses remarquables et se traduit comme *Les choses les plus remarquables du monde par E.G. Happel ou les dites relations curieuses : dans lesquelles sont présentées les histoires les plus bizarres et l'histoire des temps actuelles comme ceux du passé qui se sont produites sur cette grande scène du monde.*

### **Trois aspects de la relation**

En combinant les résultats des deux inventaires, nous sommes maintenant capables de discuter trois aspects constitutifs de la relation en tant que pratique discursive particulière. C'est avant tout une performance destinée à faire un rapport à propos d'un événement jugé important<sup>13</sup>. La racine étymologique et l'insistance sur la forme verbale « relater » sont éloquentes et se trouvent confirmées par l'emploi historique, puisque toutes les relations impliquent une certaine pratique de témoignage sur les événements. Le contexte légal met en valeur les aspects cruciaux : la présence physique de la personne parlant devant un tribunal ou devant un magistrat. Bien que ce discours soit de nature et d'intention référentielles, sa valeur dépend des compétences de l'orateur, qui témoigne d'une expérience

---

<sup>12</sup> *E. G. Happelii grösste Denkwürdigkeiten der Welt oder so genante Relationes curiosae : worinne fürgestellt u. angeführet werden d. merckwürdigste Historien u. Geschichte d. vorigen u. jetzigen Zeiten welche sich auff diesem grossen Schau-Platze d. Welt zugetragen.*

<sup>13</sup> Signalons que, strictement parlant, même si l'énonciation se trouve au centre de cette performance, cette dernière dépasse la dimension linguistique. Pour une discussion de la complexité des relations vénitienes comme témoignage, voir de Vivo (2011).

personnelle et donc de connaissances personnelles. Ainsi, la valeur morale et épistémologique de ce qui est dit est basée sur l'expérience, le prestige et l'éthique du témoin. De plus, rappelons que la procédure judiciaire est de nature dialogique. Alors qu'un profane ou un magistrat présente un compte rendu de choses s'étant passées dans un autre endroit et à un autre moment, la procédure de la cour rend possible un examen de la crédibilité du témoin en sa présence. Il en est de même de la performance en dehors du contexte légal, dont les conséquences peuvent également être sérieuses. Les rapports politiques ou militaires, par exemple, détiennent leur propre contexte énonciatif et leur propre impact politique et social. Il est ainsi crucial de tenir compte de la situation d'énonciation et de son contexte plus large, souvent marqué par des rapports de pouvoir.

Le deuxième aspect est le cadre institutionnel de ces performances : l'exemple légal n'est pas le seul possible. Le fait de rapporter répond à une motivation particulière et le sujet du rapport est d'importance publique, qu'il s'agisse d'une bataille, de la visite d'une ambassade, d'une béatification, de la découverte de nouvelles terres ou de réussite commerciale. La majorité écrasante des textes s'identifiant comme « relations » ont une dimension politique et s'inscrivent dans un cadre institutionnel. Dans les administrations bureaucratiques émergentes de l'Europe, au début de la modernité, les voyages et les rapports concernent les affaires militaires, l'Église, l'administration de l'État et du commerce. La relation de voyage fait donc partie d'un tout et il est problématique d'en isoler un des aspects, comme le montre l'exemple de Cortéz<sup>14</sup>. Parmi les

---

<sup>14</sup> Les *Cartas de relación* de Cortéz en sont un exemple révélateur : les *Cartas* sont des comptes rendus sur les conquêtes militaires, les terres et les peuples,

rapports s'affichant comme « relations » dans leur titre, ceux sur le voyage ne constituent qu'un petit nombre. Ceci est également vrai pour les textes sur le voyage, qui s'intitulent le plus souvent « Histoire », « *Truthful description* », « Narration », etc. Mais bien que les comptes rendus de voyage s'intitulent *Relation* ne représentent qu'un pourcentage minime du total, ils sont cependant très importants dans l'histoire littéraire. Souvent écrits par des missionnaires, et plus particulièrement par les jésuites, leur nombre augmente au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Bien que leur classification générique soit ambiguë, puisqu'ils proviennent des lettres annuelles des jésuites, leur rôle dans le cadre institutionnel de l'ordre jésuite est établi sans conteste.

Le troisième aspect est corollaire des deux autres : la véracité. Les relations de voyage entretiennent un rapport privilégié avec la vérité, qui résulte elle-même de procédures complexes. « Témoigner » implique de faire un rapport devant une autorité — terrestre ou spirituelle — possédant ses propres règles, et la vérité elle-même peut être vue comme un effet rhétorique validé par des stratégies discursives particulières. Tout comme, dans le droit coutumier français, « *faire une disposition de ce qu'on sait de quelque chose* » est un processus judiciaire qui établit les faits en se basant sur l'expérience personnelle, les émissaires, missionnaires et autres voyageurs doivent éventuellement rendre compte de leurs voyages et de leurs actes. Comme au tribunal, la crédibilité et la responsabilité sont d'une importance cruciale, et l'expérience personnelle, par opposition aux oui-dire ou au fait d'avoir lu quelque chose ailleurs, joue un rôle central pour la crédibilité

---

et leur titre se réfère à deux genres, la lettre (*carta*) et le rapport (*relación*) ; voir l'introduction d'Ángel Delgado Gómez à Cortés (1993), p. 17 et 37-64.

du témoin. On ne saurait en exagérer l'importance, car le voyage emporte le narrateur bien au-delà des frontières du monde connu, là où les catégories familières ne s'appliquent plus et où ce qui est réellement vrai apparaît insensé, incompréhensible, purement imaginaire ou mensonger. Ce problème est célèbre : alors que la relation en tant que compte rendu de voyage personnel entretient un rapport privilégié avec le témoignage, le public considère souvent la littérature de voyage comme peu fiable — ou comme simple fantaisie — et ses auteurs sont dénoncés comme menteurs. Une fois de plus, le contexte de la performance, la qualité de l'observation et l'intégrité de l'observateur-narrateur peuvent atténuer les soupçons, mais, sans vérification supplémentaire, aucune garantie de vérité ne peut être donnée et des vérités concurrentes peuvent coexister.

### ***L'évolution vers une culture de l'imprimé***

Une fois absorbé par la culture de l'imprimé, l'aspect performatif n'est plus un aspect distinct et déterminant de la relation de voyage ; la distinction entre la relation en tant que pratique ayant ses origines dans l'oralité et l'écriture de voyage en général est de plus en plus brouillée. Des traces de l'oralité persistent cependant. De nombreux textes font allusion à la dimension performative du témoignage qu'ils contiennent et les titres sont explicites. Par exemple, le titre principal du récit de Sir Francis Drake, *The Voyages and travels [...] into the West-Indies, and round about the world*, est précisé par le sous-titre, *Giving a perfect relation [je souligne] of his strange adventures*,

*and many wonderful discoveries [...] (1683). De même le titre, The totall discourse of the rare adventures [...] wherein is contained an exact relation [je souligne] of the laws, religions, policys and governments [...],* texte de William Lithgow (1640), présente la relation comme une partie spécifique tout en annonçant ce à quoi peut s'attendre le lecteur : un « discours total », une narration exhaustive. Modèle bien établi, la relation est toujours identifiée comme une forme de discours vraie, précise ou complète au sujet de quelque chose, comme dans ce titre : *A true relation of the travels, a summary and true relation* (Davies, 1614 ; Drake, 1653 [1652]), etc.

De plus, l'aspect oral appartenant au passé de la relation est rappelé par la voix narrative qui encadre le discours du voyageur, que ce soit la voix du narrateur ou celle de l'éditeur. Les rapports de voyage expliquent régulièrement leur raison d'être et nomment les institutions et les autorités auxquelles ils sont destinés dans leur préface ou leur dédicace. Prenons pour exemple les *Ragionamenti sopra le cose da lui vedute ne' suoi viaggi dell'Indie occidentali come d'altri paesi* de Francesco Carletti (1701)<sup>15</sup>. Ce texte n'était à l'origine pas destiné à la publication, mais était conçu sous la forme d'un rapport fait pour le Grand-duc de Toscane dans le but de développer les ambitions commerciales de ce dernier et de satisfaire sa curiosité. À son retour à Florence en 1606, Carletti raconte ses voyages à Ferdinand I de Médicis et à la famille de celui-ci lors

---

<sup>15</sup> *Raisonnements sur les choses vues pendant son voyage aux Indes occidentales et dans d'autres pays* (je traduis). Voir la traduction et la préface de Carile (1999). Ce texte est un exemple d'une relation dont le titre ne contient pas ce terme, mais un autre beaucoup plus indicatif de la performance orale. *Ragionamenti* signifie non seulement *raisonnements*, *réflexions*, mais aussi *conversations* ou même *dialogues*.

d'une série d'entretiens. Sans ses notes, qui lui avaient été confisquées, Carletti a recours à sa mémoire, mais, lorsqu'il met le résultat de ses réflexions sur papier entre 1608 et 1615, il les développe en consultant d'autres sources (voir Carile, 1999, p.10 et 20). Ses *Ragionamenti* (« Conversations » ou « Réflexions ») font suite à ces rencontres avec Ferdinand et reflètent cette performance orale dans leur structure en chapitres et leur style de langage : elles se présentent sous la forme de « raisonnements faits en présence du Sérénissime grand-duc de Toscane », comme le précise Carile dans la traduction française (p. 51). Carletti préserve de façon très claire le cadre du témoignage oral, parlant et écrivant de sa propre voix en tant que marchand chevronné, abordant différents sujets dans un dialogue qui se veut objectif.

La multiplicité des modes de témoignage de Carletti soulève d'importantes problématiques. Elle révèle d'abord deux représentations de la performance : une performance orale suivie d'une performance écrite qui augmente et développe la matière pour le médium écrit. Ensuite, la perte des notes prises sur le terrain a un effet double en ce qu'elle valide l'authenticité du discours comme témoignage direct en même temps qu'elle le déstabilise. Finalement, nous remarquons un double statut de l'auteur entre le discours oral et le discours écrit, ce qui est plutôt typique des relations de voyage à la troisième personne dans lesquelles une personne écrit ce qu'une autre lui a raconté. Cette technique est très commune et apparaît, entre autres, dans les célèbres narrations des voyages en Asie d'Odoric of Pordenone et de Nicolo de Conti<sup>16</sup>. Écrits par des scribes ou rédacteurs qui ne

---

<sup>16</sup> Le témoignage de Pordenone est écrit en 1330 par le moine William de Solagna ; Pordenone, Odoric of (1929 [1330]), « Relatio », dans Anastasius van

« font que » documenter le discours du voyageur, les deux narrations conservent des traces d'oralité qui rappellent au lecteur la performance initiale du témoignage. En reconnaissant leur dette envers le témoignage oral, ces exemples révèlent la complexité du passage à une économie de l'imprimé. Leur contexte institutionnel est explicite : Carletti fait un rapport au Grand-duc, Odoric et de Conti font les leurs aux autorités religieuses. Les trois textes offrent une « performance » en transmettant les informations désirées. Une fois rendu public à travers l'imprimerie, le témoignage circule chez un public plus large et plus varié, mais le texte garde toujours les traces de sa genèse. Même sans laisser des marques visibles et continues de son oralité, la voix narrative peut en tout temps rendre compte de la production de son discours, qui ne fait donc plus simplement référence au processus de l'énonciation, mais plutôt à celui de la rédaction du texte. On comprend aisément dans ce scénario comment les traces d'oralité peuvent être masquées et oubliées et comment le texte n'apparaît plus comme la transcription d'une performance, mais comme un objet à part entière, un document destiné à être étudié.

Si les relations de voyages étaient, à l'origine, des présentations orales faites devant une autorité ou devant un public, les choses changent définitivement avec l'invention de l'imprimerie : le témoignage devient essentiellement *textuel* et ce transfert entraîne d'importantes conséquences. Alors que les objectifs de l'évaluation, c'est-à-dire apprendre la vérité à

---

den Wyngaert (éd.), *Itinera et Relationes Fratrum Minorum Saeculi XIII et XIV*, vol. 1, p. 381-495. Le témoignage de Nicolo de Conti est écrit en 1439 par Poggio Bracciolini, secrétaire du pape, qui le publie dans son *De varietate fortunae* ; *De l'Inde : les voyages en Asie de Niccolò de' Conti : De varietate fortunae* livre IV, 2004, en latin et en français.

propos de divers faits, demeurent les mêmes, les modes employés pour établir cette vérité et pour l'analyser sont modifiés. La performance orale est médiatisée à travers l'écriture, l'imprimerie et la lecture ; elle est également marquée par la séparation temporelle et spatiale entre production, dissémination et réception du texte. Le contexte immédiat du témoignage se décale vers une exposition monologique où le texte est le seul médiateur entre auteur et lecteur. Le dialogue cède sa place à l'herméneutique textuelle et à l'histoire de la réception. Toutefois, si l'imprimerie annonce la fin de la relation de voyage comme performance orale, elle lui garantit aussi son succès futur.

### ***L'essor de la relation***

Penchons-nous à nouveau sur le corpus et sur son rapport à l'imprimerie. La prolifération des relations de voyages entre les XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles, telle qu'elle a été démontrée par l'inventaire que j'ai établi plus haut, a lieu dans le contexte général de la littérature de voyage, résultant elle-même de l'augmentation importante des explorations européennes, du développement des missions, des comptoirs commerciaux, des postes de travail et des colonies ainsi que de l'expansion des savoirs qui en découlent. La littérature de voyage occupe une place centrale dans la satisfaction de la curiosité européenne et dans la production et la diffusion du savoir. Son succès est parallèle non seulement à l'intensification des découvertes et de la mobilité des Européens, mais également au développement de l'alphabétisation des populations et de la culture de

l'imprimé. Avec la croissance spectaculaire du volume de la littérature de voyage, le nombre de relations de voyage augmente également. Dans l'inventaire des titres viatiques, la proportion entre relations de voyage et relations d'autres événements change de manière non négligeable lorsque les terres étrangères deviennent un centre d'intérêt pour la société. Si les marchands, missionnaires et colons ont besoin de s'instruire sur les terres où ils vont résider, d'autres désirent simplement satisfaire leur curiosité. Ainsi, la littérature de voyage devient non seulement une source privilégiée d'informations, mais elle offre également des modèles de conduite pour les futurs voyageurs.

La poussée cumulative de ce développement est visible dans la publication de collections de récits de voyages et de toute une littérature encyclopédique sur le sujet. Les narrations individuelles sont traduites rapidement, regroupées et redistribuées sous forme de collections possédant une intention précise, sur le plan autant économique qu'idéologique. Nous pouvons ici citer comme exemples les *Navigazioni et viaggi* de Ramusio, les *Principal navigations* de Hakluyt ou bien la série de Theodore de Bry concernant les Indes orientales et occidentales. Tandis qu'Hakluyt soutient les intérêts des colonies anglaises, les « Grands Voyages »<sup>17</sup> de Theodore de Bry comportent des sous-entendus anti-catholiques qui ne peuvent être compris que dans le contexte des guerres de

---

<sup>17</sup> Les « Grands Voyages », ou la série des Amériques, sont composés de quatorze volumes publiés sous des titres individuels jusqu'en quatre langues entre 1590 et 1640. Les « Petits Voyages », ou la série des Indes orientales, qui comptent treize volumes, sont publiés sous des titres individuels en allemand et en latin entre 1597 et 1633, à Francfort, par Theodore de Bry et ses successeurs.

religion et de l'exil des protestants. Or, malgré ces connotations anti-catholiques, un lecteur intéressé va tout de même acheter le livre et ainsi lui assurer un succès commercial. Bien que ces collections soient toujours augmentées et soient sujettes à de nombreuses rééditions, elles demeurent cependant toujours des collections de récits individuels.

La situation est différente pour les publications jésuites, dont l'impact substantiel sur le développement du discours viatique requiert une mention spéciale. Les rapports annuels qu'envoient les missionnaires à leurs supérieurs sont édités attentivement, imprimés et diffusés pour développer la cause missionnaire et pour assurer un soutien financier et politique à l'ordre jésuite. De tels rapports circulaient individuellement depuis la création de l'ordre en 1540 et peuvent parfois atteindre une large distribution grâce au réseau très développé des Jésuites. Cela change au XVII<sup>e</sup> siècle, quand la branche française de la Compagnie promeut deux types de publications sérielles, imprimées selon un rythme périodique (voir Pouliot, 1940, chapitre 1<sup>er</sup>). La première, les « Relations des Jésuites », contient environ quarante volumes publiés entre 1629 et 1673, dont les titres connaissent un traitement uniformisé, comme par exemple pour la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, en l'année 1633, envoyée au R[évérend] P[ère] Barth. Iaquinot, Provincial de la Compagnie de Jesus en la province de France par le P[ère] Paul le Jeune de la mesme compagnie, Superieur de la résidence de Kebec*<sup>18</sup>. Les livres contiennent non

---

<sup>18</sup> Paul Le Jeune (1634), *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, en l'année 1633, envoyée au R[évérend] P[ère] Barth. Iaquinot, Provincial de la Compagnie de Jesus en la province de France par le P[ère] Paul le Jeune de la mesme compagnie, Superieur de la résidence de Kebec*. À une exception près, tous les titres sont imprimés à Paris par Cramoisy. Pour plus de détails, voir la

seulement des nouvelles des missions de la Nouvelle-France, dont la destinée peut être suivie tous les ans par le lecteur, mais aussi des informations précieuses sur le territoire et sur ses habitants. De par leur nature institutionnelle et leur traitement éditorial, les *Relations* des Jésuites représentent une combinaison de différents styles : rapport interne, littérature édifiante et diffusion périodique de nouvelles, où le dernier aspect nous rappelle les caractéristiques des *relations* allemandes. Leur impact fut considérable et leur popularité explique l'augmentation proportionnelle des relations de voyage au XVII<sup>e</sup> siècle. L'aspect journalistique de transmission des nouvelles est moins évident dans une deuxième série à la parution plus tardive, dont le titre révèle l'accent mis sur l'édification morale et la satisfaction de la curiosité du public : *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*<sup>19</sup>. Cette série, publiée entre 1703 et 1776, compte trente-quatre titres organisés par zones géographiques, avec une concentration plus importante autour de l'Asie, et plus particulièrement de la Chine. Faisant preuve d'une certaine diversité en ce qui a trait au « genre » des textes, la série contient principalement des lettres de nature informative. Si les publications restent chronologiques, la structure du rapport annuel envoyé à une administration centrale s'efface pour faire place à une présentation plus flexible et plus concentrée du sujet. Cet aspect des *Lettres* annonce l'approche encyclopédique des Lumières,

---

présentation en ligne d'Alain Beaulieu sur le site de Bibliothèque et Archives Canada, <[http://epe.lac-bac.gc.ca/100/206/301/lac-bac/jesuit\\_relations-ef/jesuit-relations/index-e.html](http://epe.lac-bac.gc.ca/100/206/301/lac-bac/jesuit_relations-ef/jesuit-relations/index-e.html)>.

<sup>19</sup> Les *Lettres* sont publiées à Paris par différents éditeurs. Elles sont d'abord éditées par le Père Charles le Gobien et ensuite par les Pères Jean Baptiste Du Halde, Louis Patouillet et Nicolas Maréchal.

culminant dans des séries telles que l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost<sup>20</sup>, où les rapports de voyages individuels sont synthétisés. Ce travail de synthèse a pour résultat des textes de plus en plus objectifs, c'est-à-dire évalués de façon critique, et se réduisant à un condensé de faits, à des rapports où la voix narrative perd sa fonction de témoignage et devient le support pour un commentaire critique et synthétique de la matière première, jusqu'à sa disparition complète. Même si des relations de voyages individuelles ont pu influencer la pensée européenne, c'est la publication de recueils de récits de voyages et, par la suite, de travaux encyclopédiques basés sur les récits de voyage qui soutiennent le changement épistémique et nourrissent l'instrumentalisation et la commercialisation du savoir.

### ***Le voyage : éducation et divertissement***

La distance séparant ces collections de données de la matière brute des témoignages personnels est significative. Dans les deux cas, les textes ont pour but d'informer le lecteur, mais la littérature de voyage doit offrir ce savoir de façon « agréable ». Pour Horace, le poète se devait de répondre au précepte « *aut delectare aut prodesse* », c'est-à-dire de divertir *ou* d'instruire, mais la Renaissance transforme cette formule en une condition double, divertir *et* instruire, qui devient rapidement un *topos* central de l'écriture du voyage. Tout comme le voyage instruit le voyageur, la littérature de voyage instruit le lecteur, sans lui

---

<sup>20</sup> Prévost, 1746-1759, publié en quinze volumes in-4°. À l'origine, Prévost prévoyait de traduire que le texte de John Green, *A New General Collection of Voyages and Travel*, paru entre 1745 et 1747, en quatre volumes.

faire courir de risques et sans lui demander d'effort considérable. *L'Odyssée* d'Homère peut être placée dans cette tradition, car elle insiste sur l'utilité du savoir. *Topos* à part entière, *l'Odyssée* est fréquemment perçue comme la première relation littéraire et « historique », par un poète, des errances d'un héros dans le but d'éclairer un public<sup>21</sup>. Le personnage d'Ulysse, roi d'Ithaque, suggère que personne ne peut mieux se servir de ce savoir que ceux qui règnent sur les autres. Le savoir géo- et sociopolitique qu'il faut posséder à propos des autres pays et des autres peuples devient une préoccupation importante pour les monarques et elle devient un *leitmotiv* dans la littérature encyclopédique, reliant ainsi l'humanisme de la Renaissance à la mission éducative du siècle des Lumières. Cela est exprimé de manière concise dans la préface à la collection *Omnium gentium mores, leges et ritus [...]* de Johannes Boemus (1520) :

Et neantmoins la congnoissance de telles choses a este si consolative & agreable a plusieurs, & leur a redonde a si grand honneur, gloire & proffit, qu'il est tres certain qu'aulcuns ne fisrent difficile, pour a icelle fin parvenir de laisser le pays de leur nativite, leurs peres & meres, femmes, enfans & amys : en postposant (qui plus est) leur propre salut : & icelluy mettant en une infinite de dangiers, & contenantz toutes choses qui les eussent peu dimouvoir de leurs entreprises, tant qu'ilz fisrent voyages tres loingtains par mer, en sorte que nous cognoissons que non seulement au temps present, mais aussy le temps passe, & quasi des que le monde commença, le plus souvent

---

<sup>21</sup> À partir de la perspective d'une performance poétique, *L'Odyssée* d'Homère soulève toutes les questions essentielles. Le texte exemplifie la préséance historique de l'oralité sur la littérarité, mais attire également l'attention sur le statut ambigu de la poésie en tant que performance orale à l'ère de l'imprimé. Quel est le statut de la performance du poète en relation à son texte, et en quoi est-ce différent d'un témoignage oral fait par un voyageur qui publie ensuite sa narration ?

ceux avoir este en grand credit, auctorite, & reputation, & encores iceux mesmes avoir este commis au gouvernement des choses publiques, & estre parvenuz aux estat兹 de conseillers, juges, censeurs, gouverneurs, & chefz d'armees, qui par le moyen de leurs loingtains voyages, avoient retenu la congnoissance de maintz peuples, ensemble la maniere de vivre, & gouvernement d'iceulx.<sup>22</sup>

Deux siècles plus tard, le jésuite Joseph-François Lafitau montre la même précision quant au but de l'étude d'autres cultures : on étudie les mœurs pour *former* des mœurs :

Ce n'est pas en effet une vaine curiosité & une connoissance stérile que doivent se proposer les Voyageurs qui donnent des Relations au Public, & ceux qui aiment à les lire. On ne doit étudier les mœurs que pour former les mœurs, & il se trouve partout quelque chose dont on peut tirer avantage (Lafitau, 1724, vol. 1, p. 5-6).

Malgré leurs différences idéologiques et historiques, le consensus entre l'érudit humaniste, le missionnaire jésuite et, bientôt, le *philosophe voyageur* des Lumières ne pourrait être plus général, et la nouvelle tradition du Grand Tour du XVIII<sup>e</sup> siècle confirme que « *reisen bildet* » (« voyager forme l'esprit »).

### ***Ars apodemica***

La pédagogie du voyage, la façon de voyager, ce que l'on doit observer, les personnes à qui l'on doit rendre visite, la façon de se comporter et la façon d'écrire ensuite au sujet du voyage relèvent du domaine de l'*ars apodemica*, théorie et

---

<sup>22</sup> Je cite ici la traduction française : Boehme, Johann (1540), *Recueil de diverses histoires* [...], Anvers, imprimé par Antoine des Goys pour Pierre Brilman. J'ai modernisé le texte. Je traite de Boemus dans Motsch (2008).

méthodologie systématiques du voyage. En plus des modèles hérités de l'Antiquité, tels ceux d'Hérodote, de Pausanias, d'Homère et de nombreux autres, la littérature de voyage à l'époque pré-moderne dépend d'un arsenal de textes apodémiques dont l'histoire reflète celle de l'écriture du voyage en général et celle des relations de voyage en particulier. À partir des écrits d'humanistes tels que Zwinger (1577), de Blote (1629), Pyrckmair (1577), Turler (1574) et Grataroli (1561), par exemple<sup>23</sup>, Justin Stagl a montré l'importance de cette littérature pour le développement des sciences sociales qui se basent sur un savoir empirique<sup>24</sup>. Tout comme l'observation des terres étrangères est utile aux sciences naturelles, les descriptions de sociétés différentes offrent des données empiriques pour ce qui deviendra les sciences sociales. La qualité des observations explique le rôle joué par ces informations dans la progression du savoir, le développement de l'épistémologie et le rôle de la science au sein de la société et pour la société.

Alors que cet état d'affaires justifie le rôle crucial de la littérature apodémique, il n'explique pas le lien entre le voyage en tant que pratique et la théorie qui en découle. La théorie se situant derrière la méthodologie du voyage, l'*ars apodemica* est le produit de la réforme éducative humaniste et de la compilation encyclopédique de toutes les données. Elle fournit

---

<sup>23</sup> Signalons que la recherche de Stagl ne se limite aucunement aux sources humanistes : celles-ci en constituent simplement le point de départ. Signalons aussi que l'adaptation de Turler (1575), *The Traveler*, influencera considérablement la tradition anglaise.

<sup>24</sup> Mon étude s'inspire de Justin Stagl, qui a résumé ses recherches dans « Der wohl unterwiesene Passagier » (1980). Stagl a développé ses analyses dans son livre *A History of Curiosity. The Theory of travel 1550-1800* (1995) et la contribution « *Ars apodemica* : Voyage d'étude et art du voyage » (2000).

un mode d'emploi du voyage qui vise à éduquer le voyageur, tout en offrant des taxinomies destinées à l'organisation des observations de manière encyclopédique. La littérature apodémique traite de façon pragmatique la définition du voyage (*peregrinari, vagari, errare*), ses taxinomies (séculaires, religieuses, commerciales, médicales), ses avantages et ses désavantages. Elle offre des conseils moraux et religieux concernant les coutumes étrangères, offre des informations hygiéniques et diététiques et fait des suggestions quant à la sécurité, la langue, la communication et les préparations nécessaires au voyage. Elle indique ce qu'il faut visiter, les personnes qu'il faut voir, la façon d'observer et de prendre des notes en chemin (voir Stagl, 1980, p. 360-362). Elle met en garde le voyageur contre le ouï-dire et attache une grande importance aux témoignages oculaires et à la prise de notes durant le voyage. En ce qui concerne la représentation des terres étrangères, elle suggère au voyageur de noter les noms des endroits visités et de faire des descriptions de leur emplacement géographique et du terrain, de leur population, de la nature de leur système juridique, de leurs monuments et de leurs produits, et même, si possible, d'en ramener quelques spécimens. Les textes apodémiques ne proposent cependant pas tous des instructions aussi détaillées : ils varient par leurs intentions, leurs intérêts, leur précision et leur degré de couverture, ainsi que selon les traditions nationales dans lesquelles ils s'inscrivent. Stagl explique que la forte orientation pédagogique et l'approche systématique est caractéristique de l'humanisme allemand, qui apparaît plus tardivement. Cependant, les résultats sont les mêmes : une augmentation quantitative et qualitative de données et leur intégration subséquente dans un système de discours sur le savoir

constamment en évolution. Un de ces discours est celui de la « statistique ». Stagl nous rappelle qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le terme « statistique » se réfère à l'ensemble des connaissances nécessaires à l'homme d'État (*statista*) et que la statistique est une discipline qualitative et discursive, et non seulement quantitative au sens où nous l'entendons aujourd'hui<sup>25</sup>. Boemus et Lafitau reprennent ainsi le *topos* de la littérature apodémique selon lequel le voyage et son héritage textuel appartiennent au curriculum des dirigeants politiques. En tant que cumul de savoir, la statistique de l'époque obtient sa matière de la description des sociétés, des religions et des États grâce à toutes sortes de rapports de voyages, dont les *modi operandi* dépendent eux-mêmes des conseils présents dans les traités apodémiques. Le discours du voyageur est ainsi hautement conditionné, sinon surdéterminé, par les modèles précédents autant que par les attentes du public. Ceci est vrai non seulement pour le sujet, mais également pour sa présentation. En effet, plus le voyage s'inspire d'une méthode, ou même d'une science naissante, plus le récit du voyage peut revendiquer une autorité persuasive de par son sujet et, de manière implicite, de par la fiabilité des procédures méthodiques employées, et moins l'auteur se voit dans l'obligation de se présenter en tant que témoin oculaire garant de la véridicité du texte. Ainsi, l'écriture apodémique a contribué à modifier le statut personnel de l'auteur légitimant sa relation.

---

<sup>25</sup> Stagl (1980) note une exception, la tradition anglaise de « politikal Arithmetik », qui est quantitative à partir du XVII<sup>e</sup> siècle (p. 354). Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, le modèle quantitatif devient dominant, changeant à jamais la signification des statistiques.

### ***Des genres en compétition***

Il est temps d'aborder le problème crucial des modes de discursivité et de l'esthétique, ainsi que le rapport entre le récit de voyage et les autres genres littéraires. Nous avons vu comment la relation de voyage vise de plus en plus un discours empirique et la littérature viatique est en effet elle-même marquée par la multiplication et la différenciation des discours savants. Par ailleurs, l'exigence de divertir est souvent maintenue, ce qui provoque de l'interférence entre la littérature de voyage en général et le roman, en développement. Dans ce processus, le devenir de la relation ne peut être séparé du cadre général de l'écriture viatique et du roman, car le roman et la littérature de voyage commencent à partager la même gamme d'outils discursifs. Après la satisfaction de la curiosité du public, la crise du roman constitue le deuxième facteur majeur expliquant la popularité de la littérature de voyage. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le roman est extrêmement critiqué à cause de son manque de réalisme. Les récits de voyage viennent combler ce manque, gagnent la faveur du public et finissent par inspirer un renouveau du roman. L'analyse de ce développement ne peut être reprise ici, mais certains aspects doivent être rappelés pour pouvoir expliquer le succès de la littérature du voyage en tant que « genre littéraire » ayant sa propre esthétique et ses propres proliférations discursives<sup>26</sup>. Ce point me permettra de revenir aux caractéristiques spécifiques de la relation de voyage

---

<sup>26</sup> Mon étude se base sur Chupeau (1977), qui offre un survol du contexte français, sur le traitement du sujet en France et en Angleterre par Adams (1983) et sur Wolfzettel (1996), plus particulièrement son troisième chapitre. L'analyse détaillée d'Adams et de Wolfzettel offre d'innombrables exemples auxquels je ne peux que faire allusion étant donné le manque d'espace.

et, finalement, à une compréhension de sa « disparition » à l'intérieur d'un univers complexe de discours et de pratiques.

À l'époque, la faiblesse du roman est surtout lié à la tradition fictionnelle et frivole à laquelle on le rattache. Face à l'écriture du voyage et à celle de l'histoire, le roman est discrédité et, dans un monde évoluant rapidement, il n'offre pas à ses lecteurs de lien suffisant avec la réalité. Si le récit du voyage pré-moderne n'est pas toujours dépourvu d'imagination et de fantaisie, les auteurs de voyages affirment toutefois se mettre au service de la vérité et de la science (voir Wolfzettel, 1996, p. 131-132). Cette tendance, comme je l'ai noté plus haut, est elle-même le résultat de changements épistémologiques et politiques : l'intérêt des lecteurs pour l'inconnu est rapidement saisi par l'Église et l'État, qui utilisent les rapports de voyage comme propagande politique et missionnaire. Les résultats, en France et en Angleterre, divergent. En France, l'intérêt pour la littérature de voyage ne s'est pas traduit par le succès des entreprises coloniales ou commerciales. Cet intérêt reste de nature intellectuelle, forgeant des idées et stimulant la conversation des salons, culminant dans les débats des Lumières. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'intérêt pour la littérature de voyages est tellement important qu'il déplace non seulement le roman mais le dépasse aussi dans l'estime du public. Les critiques littéraires de l'époque sont on ne peut plus clairs. Jean Chapelain, par exemple, écrit le 15 décembre 1663 une lettre devenue célèbre :

Notre nation a changé de goût pour les lectures et, au lieu des romans, qui sont tombés avec la Calprenède, les voyages sont venus en crédit et tiennent le haut bout dans la Cour et la Ville, ce qui sans doute est d'un divertissement bien plus sage et plus utile que celui des agréables bagatelles qui ont enchanté tous

les fainéants et toutes les fainéantes de deçà, dont nos voisins italiens, allemands, hollandais ont sucé le vénéin à leur dommage et à notre honte. (1936, p. 477)

Cette haute estime se reflète également dans la *Bibliothèque française* de Charles Sorel (1667, avii<sup>ro</sup>- avii<sup>ro</sup> et p. 150), qui offre un panorama bibliographique de la littérature française. Il place la section « Des Voyages » sous la rubrique générale « Des Narrations véritables », avant les diverses sections du roman, et elle est immédiatement suivie par « Des Vies des Hommes célèbres & Illustres », nous rappelant le *topos* qui relie les connaissances issues du voyage et l'exercice des fonctions politiques. En tant que bibliographe, critique littéraire et historiographe du roi, Sorel mobilise tous les *topoi* louant les bénéfices de l'écriture de voyage, commençant par les exemples classiques, incluant l'*Odyssée*, avant d'offrir un inventaire des voyageurs de son époque, dont il justifie ainsi la pertinence :

Nous n'entendons parler que des Voyages que les Particuliers font ou par nécessité ou par curiosité ; la lecture des Livres qui en ont esté faits, est des plus agréables & des plus utiles : Les coustumes bigearres des Peuples nous servent de remercier Dieu de nous avoir fait naistre en une contrée plus heureuse. Parmy les accidens estranges dont on void les Relations, on trouve tousjours quelque matiere d'instruction, & en tout cecy le profit est grand de visiter tant de pays sans danger, & de faire le tour du Monde sans sortir d'une chambre. (Sorel, 1667, p. 146)

Sorel donne ensuite une vue d'ensemble des « Relations » ou « Livres de Relations » en utilisant de façon systématique le terme *relation* comme classification bibliographique et en se référant même explicitement aux « Volumes de Lettres & de Relations des R. Peres Jesuites ». Il aborde aussi la distinction entre roman et relation, prenant l'exemple des *Voyages de Fernão Mendez Pinto* (1614) et donnant un indice quant à la

raison pour laquelle l'écriture du voyage dépasse le roman. À propos de la critique des *Voyages* de Fernão Mendes Pinto, jugés « fabuleux », Sorel rétorque la défense suivante :

Qu'on appelle ce Livre un Roman tant qu'on voudra, il ne laisse pas d'estre une agreable lecture ; Aussi, dit-on, Que [«] les Livres de Voyages sont les Romans des Philosophes [»], soit pour monstrier que les Philosophes y prennent autant de plaisir, que les Gens du Monde font dans leurs Romans, ou qu'ils tiennent pour des Fables les plus grandes Veritez de tous ces Livres-là, au prix de la certitude de leur Science. (p. 148).

Sorel cite ici le *topos* qui acquiert une popularité grandissante et que le *Dictionnaire* de Furetière reprend en présentant les récits de voyages dans l'édition de 1727 comme les « romans des honnêtes gens » (vol. 4, article « voyage »; voir Wolfzettel, 1996, p. 128-134). La valeur de divertissement de la littérature de voyage entre en compétition avec celle du roman et la dépasse : l'opposition entre vérité et fiction, écriture de voyage et roman est brouillée. La double condition qui était d'instruire et de divertir permet à l'auteur de récit de voyage de gagner une reconnaissance plus large, mais le désir de divertir peut le mettre en conflit avec l'impératif d'écrire une histoire vraie. La question de la véracité que nous avons déjà identifiée est maintenant située dans le contexte plus général des décalages épistémologiques et esthétiques contemporains. L'opposition implicite entre divertissement littéraire et vérité factuelle est résolue une fois que l'esthétique se déplace du merveilleux vers un plus grand réalisme, notamment avec l'émergence du paradigme classique valorisant ce qui est naturel, simple, vrai et conforme à la raison (voir Chupeau, 1977, p. 541-548, et Wolfzettel, 1996, p. 132).

Comme ce processus est graduel, les auteurs de récits de voyage continuent à faire face à certains préjugés puisque, selon l'opinion générale, ces auteurs sont des menteurs (voir Adams, 1962). La persistance de ce *topos*, prenant ses racines dans l'Antiquité, est impressionnante. Trouvant des échos dans la tradition française avec des auteurs tels que Pierre Bayle, Charles Sorel, Michel de Montaigne et François Leguat, entre autres, le *topos* ne change pas malgré une très grande appréciation du voyage en tant que tel. Le chevalier de Jaucourt résume avec justesse cette situation dans sa définition du « voyageur » dans l'*Encyclopédie* :

VOYAGEUR, (*Hist. particul. des pays.*) celui qui fait des voyages par divers motifs, & qui, quelquefois en donne des relations ; mais c'est en cela que d'ordinaire les *voyageurs* usent de peu de fidélité. Ils ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues, celles qu'ils pouvoient voir ; & pour ne pas laisser le récit de leurs voyages imparfait, ils rapportent ce qu'ils ont lu dans les auteurs, parce qu'ils sont premièrement trompés, de même qu'ils trompent leurs lecteurs ensuite. C'est ce qui fait que les protestations que plusieurs de ces observateurs, comme Belon, Pison, Marggravius & quelques autres sont de ne rien dire que ce qu'ils ont vu, & les assurances qu'ils donnent d'avoir vérifié quantité de faussetés qui avoient été écrites avant eux, n'ont guere d'autre effet que de rendre la sincérité de tous les *voyageurs* fort suspecte, parce que ces censeurs de la bonne foi & de l'exactitude des autres, ne donnent point de cautions suffisantes de la leur.

Il y a bien peu de relations auxquelles on ne puisse appliquer ce que Strabon disoit de celles de Ménélas : je vois bien que tout homme qui décrit ses voyages est un menteur, *ἀλαζῶν δὲ πᾶς ὁ πλανῆν αὐτοῦ διηγούμενος*<sup>27</sup> ; cependant il faut exclure de ce

---

<sup>27</sup> La traduction donne « Tout homme qui parle des voyages est un vantard » ou « Everyone who tells of his travels is a boasting braggart » alors que *ἀλαζῶν* sous-entend clairement l'idée d'une personne mensongère. Je remercie Michel Narcy et Jim Carscallen pour leur aide avec cette traduction.

reproche les relations curieuses de Paolo, de Rawleigh, de Pocock, de Spon, de Wheeler, de Tournefort, de Fourmont, de Koempfer, des savans Anglois qui ont décrit les ruines de Palmyre, de Shaw, de Catesby, du chevalier Hans-Sloane, du lord Anson, de nos MM. de l'académie des sciences, au Nord & au Pérou, &c. (*D. J.*) (vol. 17, p. 477)

Après une condamnation sommaire du voyageur-écrivain, Jaucourt discute d'exemples positifs et de contre-stratégies, et aborde la question du style que doit développer le voyageur pour que son texte ait au moins *l'air véridique* et pour qu'il *paraisse* lui-même digne de confiance. Comme nous l'avons déjà vu, au-delà du scénario du témoignage personnel, la qualité du discours joue ici un rôle décisif. Une fois la vérité devenue fonction d'un texte et processus herméneutique, il est nécessaire d'analyser ce qui découle de ces stratégies de véracité.

Au-delà de la narration à la première personne, de la dimension autobiographique en général et de la question du témoignage de première main en particulier, la question du style ou, de manière plus large, la question de la langue doit être abordée. Les artifices rhétoriques étant perçus comme une distraction ou comme une contradiction par rapport au récit objectif, les auteurs et les critiques préconisent un style dénué d'ambition littéraire et d'artifices poétiques (voir Chupeau, 1977, p. 540 et 548-549, et Holtz, 2006, p. 165-185). La stratégie discursive de choix devient donc une manière directe et simple d'écrire le voyage et sa légitimation par l'auteur devient un autre *topos*. Cependant, toute écriture, même dépourvue de rhétorique complexe, reste une écriture stylisée, un mode de discours bien singulier qui doit continuer à fournir au lecteur divertissement et instruction. Émerge ainsi une poésie spécifique au voyage qui situe le récit du voyage aux

limites du champ littéraire et de ses mensonges, ce qui va par la suite marquer la nouvelle doctrine esthétique du « littéraire » (voir Chupeau, 1977, p. 540-541). Cette poétique du voyage, dont les pierres angulaires sont la précision de la description, l'attrait de l'aventure et le charme de la vérité simple, mène, au cours de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à un renouveau dans la conception du roman qui, selon la formule de Chupeau (1977), cherche à « *faire voir, faire vivre, faire vrai* » (p. 541), formule traitant non de la vérité même mais du pouvoir du discours dont la vérité est bien loin d'être « simple » (voir Adams, 1983, ch. 10).

Cette évolution peut être retracée à deux niveaux différents à travers les exemples qui suivent. Lahontan établit la différenciation discursive ou littéraire de la relation de voyage au sein d'une *œuvre* unique, au cours de laquelle l'auteur relate les mêmes expériences de voyage dans trois textes différents publiés au cours de la même année<sup>28</sup>. Sa relation, intitulée *Nouveau voyages de Mr. le Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale ; Qui contiennent une relation des différens peuples qui y habitent* (1703), est un récit typique retraçant chronologiquement deux voyages dans une série de vingt-cinq lettres supposément écrites en cours de route, une sorte de correspondance sur le terrain. Comme la relation se concentre sur les déplacements du voyageur et sur les événements de son voyage, le lecteur suit Lahontan au cours de son aller-retour

---

<sup>28</sup> L'édition critique de Réal Ouellet de 1990, avec son importante introduction, demeure la référence pour toutes les études concernant Lahontan. Contrairement à l'information sur les pages-titres, Ouellet établit comme date de publication de l'édition française la fin de 1702 pour les deux premiers titres, et la fin de 1703 pour le troisième titre. Leurs traductions anglaises sont publiées en 1703. Voir Ouellet, 1990, p. 34-38, 207-238 et 1322-1348.

entre l'Europe et l'Amérique du Nord, mais aussi dans tous ses déplacements en Amérique jusqu'à son retour et retrace ainsi son parcours entier, dont les différentes étapes se présentent comme dans un journal. Le second texte est de nature rétrospective : les *Mémoires de l'Amérique septentrionale* [...] (1703) se concentrent sur la transmission de données ethnographiques, géographiques et historiques regroupées en chapitres organisés par thèmes, approche caractéristique de la tendance « encyclopédique » discutée plus haut. C'est cependant le troisième texte qui a assuré la réputation de l'auteur. La *Suite du voyage de l'Amérique ou Dialogues de Monsieur le Baron de Lahontan et d'un sauvage* [...] (1704) est un dialogue fictif entre le « protagoniste Lahontan » et Adario, un Indien inventé par l'auteur Lahontan. Publié au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce dialogue philosophique est une critique savante de l'ethnocentrisme européen et annonce la polémique des Lumières concernant le « bon sauvage ». Bien que les *Dialogues* constituent un exercice littéraire et philosophique à part entière, ils démontrent le pouvoir, que détient la fiction, de divertir son lectorat, mais aussi de refléter le monde et d'influencer l'opinion du lecteur sur ce monde. Les trois textes sont des suites, se recoupent sur certains sujets et sont issus des mêmes expériences, dont ils témoignent. Toutefois, en adoptant différentes stratégies discursives, ils rendent compte aussi des options littéraires dont disposent les auteurs de l'époque.

Dans ce croisement générique lié à la littérature viatique, de la relation de voyage, du roman, des mémoires, du journal, du dialogue, etc., nous rencontrons fréquemment des textes de nature hybride. Notre second exemple, *Les Aventures du Sieur Claude Le Beau. Voyage curieux et nouveau parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale*, publié en 1738, révèle une dynamique

similaire à celle qu'on trouve chez Lahontan et une grande variété discursive au sein d'un même texte. Contemporain de Lahontan, Claude Le Beau relate également ses voyages en Nouvelle-France, mais le fait dans un texte « intergénérique » se situant à mi-chemin entre une vraie relation et un roman exotique (voir Vallée, 2011, p. 16). Le Beau place son expérience de voyageur au centre de son récit d'aventure, mais, son expérience étant restreinte, il compense son ignorance par une grande imagination et de nombreux emprunts aux livres d'autres voyageurs et compilateurs. Il s'ensuit une narration à la première personne, organisée de manière chronologique, suivant son déplacement sur le continent, narration riche en suspense, intégrant des caractéristiques de l'aventure picaresque ou amoureuse et offrant, au cours de nombreuses digressions, des informations ethnographiques, géographiques et historiques sur les terres et les populations. Ce modèle narratif très commun présente toutefois un défi à l'auteur, qui doit trouver le bon équilibre entre le récit de l'action et la description des pays et de ses peuples.

Si le but est, en effet, de divertir le lecteur tout en l'instruisant et en suivant l'impératif de faire voir, de faire vivre et de faire vrai, le succès du texte dépend en grande partie de la capacité du récit à trouver un équilibre entre les deux modes fondamentaux de discours : le narratif et le descriptif. Un voyageur écrivain tel que Le Beau doit rapporter ce qu'il a vu tout comme ce qui est arrivé, et le fait souvent de manière chronologique, interrompant l'action par des digressions : c'est précisément le cas du roman de Le Beau et de la relation de voyage de Lahontan. Si l'action risque de placer la narration aux frontières du roman d'aventures et de la fiction pure, la description des terres et des peuples, quant à elle, pousse dans

la direction des écrits documentaires. Puisque toute description perturbe nécessairement la narration des événements, cette tension — ou même cet antagonisme — demeure fondamentale même si ses manifestations évoluent avec la transformation des genres. Quand, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le nouveau roman adopte le voyage comme thème préféré et motif discursif de choix et que l'écriture du voyage elle-même évolue vers l'aventure et le divertissement ou vers un genre plus personnel et finalement introspectif, le champ narratif se réduit et s'éloigne de la documentation objective concernant les nouveaux mondes et les réalités historiques. Ceci est vrai pour la littérature viatique en général et encore plus pour la relation de voyage, qui renvoyait auparavant à un témoignage objectif. La subjectivité du voyageur se trouve maintenant au centre des préoccupations de l'auteur, et c'est le mode descriptif et introspectif qui rend désormais compte de l'importance des événements et des choses pour le voyageur, explorant la sensibilité et la psyché de celui-ci. Ces transitions entre des modes discursifs différents nécessitent des talents d'écriture qu'un simple voyageur ne possède pas toujours. De plus, l'importance croissante prise par la relation autobiographique, le récit d'aventures et la nouvelle exotique indique, par exemple, les excès possibles d'un récit de voyage qui dériverait vers le pur imaginaire poétique ou vers le roman héroïque (voir Chupeau, 1977, p 548 et 552). L'histoire littéraire a conservé bon nombre d'exemples de ces cas. Le Beau et Lahontan témoignent de ces changements et y répondent de façons différentes : Le Beau présente un seul texte d'un genre véritablement intermédiaire, tandis que l'œuvre de Lahontan comprend des textes de genres différents. Les deux auteurs mettent en scène des narrateurs fictifs, hauts en couleur, en se

basant sur leur expérience personnelle. Tous deux sont des voyageurs qui écrivent plutôt que des auteurs qui voyagent et écrivent ensuite pour publier. Leur exploration réussie des différents modes de discours, leur emploi d'une panoplie d'outils « littéraires » qui sont tout sauf « simples » et la présence forte d'un narrateur employant la première personne annoncent déjà la direction que prendra le roman futur qui transformera tout l'horizon discursif. La littérature de voyage ne restera pas insensible à ces développements puisque le goût changeant du public remodèle autant le discours du voyageur que le spectre complet des discours (voir Chupeau, 1977, Adams, 1983, ainsi que Stagl, 1980, p. 376-379).

### ***Conclusion***

Si, au XVII<sup>e</sup> siècle, les relations de voyages dépassent le roman dans les préférences des lecteurs français et s'imposent en tant que modèle épistémologique dominant des discours classiques de la période (voir Doiron, 1988, p. 83-108), elles demeurent pourtant un genre intermédiaire. Avec l'émergence d'un roman plus réaliste, la relation de voyage perd du terrain en France et ailleurs<sup>29</sup>. Pour rester fidèle à sa fonction documentaire et pour obtenir la faveur du public, le récit de voyage doit se réorienter et se réinventer. La littérature de voyage se trouve à un carrefour : la relation de voyage typique depuis l'époque de

---

<sup>29</sup> La situation est comparable en Angleterre ainsi qu'en Allemagne, mais cette dernière a un certain retard ; pour l'Angleterre, voir Adams (1983) et, pour l'Allemagne, voir Stagl (1980).

l'exploration disparaît au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'horizon discursif est transformé à jamais. Mais que s'est-il passé?

Il serait absurde d'en déduire que plus personne ne voyage ou n'écrit ses expériences de voyage après le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien au contraire, la fréquence des voyages augmente, mais leur nature et leurs circonstances, ainsi que les exigences de l'écriture, sont très différentes. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la littérature de voyage ne suscite plus le même intérêt auprès du public, car elle ne fournit plus les mêmes nouvelles à sensation que par le passé. La terre et ses habitants sont en grande partie connus et l'exploration de terres étrangères se présente dorénavant sous la forme d'une aventure personnelle ou d'une expédition scientifique ou coloniale. Comme le montrent de manière différente Chupeau (pour la France) et Adams (pour la France et l'Angleterre), le récit de voyage et le roman se séparent après une période d'enrichissement mutuel et après une profonde transformation du genre romanesque par le récit de voyage (voir les bilans de Requemora-Gros, 2012, et Linon-Chipon, 2003). Le roman s'approprie en grande partie l'esthétique de la relation de voyage en faisant du voyage un de ses thèmes privilégiés. En contrepartie, les comptes rendus de voyages évoluent dans une direction différente, privilégiant une écriture plus personnelle et introspective se centrant sur la subjectivité et la sensibilité du narrateur, lui-même un aspect caractéristique, mais non exclusif, du roman émergent (voir Chupeau, 1977, p. 544-551, et Stagl, 1980, p. 379). À cet égard, le compte rendu de voyage de la période romantique était déjà annoncé. Le roman n'est pas le seul à s'être séparé de la littérature de voyage puisque, avec la transformation du genre, la relation de voyage s'en sépare également. Cette rupture montre que l'écart s'estompe entre littérature de voyage et

relation de voyage. Alors que la littérature de voyage était libre d'adopter certains aspects du roman, la relation de voyage — telle que je l'ai présentée ici — ne l'était pas à cause de la relation unique qu'elle entretenait avec les rapports institutionnels et de l'accent mis sur la vérité et la transmission du savoir. Pour évoluer, la relation de voyage a donc dû emprunter un parcours différent.

Nous avons vu la façon dont la compilation de comptes rendus de voyage transforme le discours du voyage et annonce la collection encyclopédique de données. Et c'est sans doute dans cette direction qu'évolue la relation de voyage. Il est donc logique que la diminution spectaculaire des relations de voyages au XVIII<sup>e</sup> siècle se reflète dans la disparition de la littérature apodémique. Stagl insiste avec justesse sur l'importance de l'*ars apodemica* dans le développement du savoir — toujours lié aux institutions — et, en particulier, sur son importance pour le développement des sciences sociales et leur influence sur la législation des institutions politiques. Tel est l'aboutissement de ma démonstration : l'établissement de vérités basées sur des preuves empiriques et sur l'instrumentalisation des rapports dans un cadre institutionnel a aussi été caractéristique de la relation de voyage aussi bien en tant que pratique qu'en tant que genre. Étant donné cette situation, il n'est pas surprenant que les changements épistémiques ayant eu lieu entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles aient eu un impact profond et durable et que les changements dans la conception du savoir et de sa production aient été accompagnés de méthodes et de discours nouveaux.

D'une certaine manière, cette « disparition » d'un discours indique plutôt sa transformation que sa discontinuité.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, nous trouvons une prolifération de discours et de pratiques qui doivent beaucoup au voyage et à sa mise en texte, et qui persistent au-delà du XVIII<sup>e</sup> siècle (période où prennent fin les relations de voyage) à travers la géographie, la botanique, l'ethnographie, la pharmacologie, l'histoire, « l'antiquarianisme », etc., sans oublier les « statistiques » et leurs descendantes modernes, les sciences sociales. Ce changement affecte sans aucun doute le discours du voyage en général. Il faut préciser cependant que l'infrastructure institutionnelle accompagnant cette transformation joue un rôle plus décisif dans le remodelage de la relation de voyage. Avec l'établissement d'académies, d'universités, de sociétés scientifiques et d'agences coloniales ou bureaucratiques de l'État, de l'Église ou du secteur privé, la littérature apodémique prend la forme de questionnaires détaillés, de protocoles et de consignes de plus en plus spécifiques et scientifiques. La relation de voyage devient, par conséquent, encore plus sélective dans ce qu'elle mentionne, dans la façon dont elle le fait et dans le public à qui elle se destine : le compte rendu du travail de terrain et d'enquêtes empiriques dans le domaine ne traite plus ainsi de sa propre histoire ; il est réduit à des données décrivant les sociétés, bureaucratiques ou scientifiques. La prolifération du savoir, avec la fragmentation et la spécialisation des discours, ne permet plus un seul discours global et cohérent. Si ceci indique la fin de la relation de voyage en tant que genre et en tant que pratique, il annonce aussi sa survivance.

Ainsi, ce survol de la relation de voyage ne démontre pas l'identité stable d'un genre, mais la dynamique et la complexité de pratiques significatives, c'est-à-dire de pratiques discursives. Notre article a voulu mettre en contexte la pratique de la

relation parmi l'ensemble des discours en pleine transformation et en rapport avec la mise en place de l'épistémè moderne. Cette démarche n'invalide pas l'approche générique, loin de là. Dans la mesure où toute analyse doit être capable de rendre compte de la matérialité du langage et de la poétique du texte, le lecteur ou le critique littéraire ne pourra faire autrement que d'examiner le fonctionnement interne des textes. Or les textes — et je dirai même la littérature — ne sont pas de simples objets esthétiques dénués d'implications politiques, sociales et économiques, mais des manifestations concrètes de pratiques humaines, des discours auxquels une approche générique seule ne pourra rendre justice. En replaçant cette discussion dans le contexte plus large d'une approche discursive, le critique pourra rendre compte non seulement de la poétique des récits et peut-être des genres, mais aussi de l'historicité même de ses concepts et instruments.

### **Bibliographie**

- ADAMS, Percy G. (1962), *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*, Berkeley, University of California Press.
- . (1983), *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, Kentucky University Press.
- ÁLVAREZ, Francisco. (1540), *Ho Preste Joam das Indias. Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam*, Lisbon, L. Rodrigues.

- . (1558), *Historiale description de l'Ethiopie, contenant vraye relation des terres et païs du grand Roy et Empereur Prete-Jan*, Antwerp, Jean Bellere.
- ANONYME. (1557), *Relazione della vittoria hauuta da monsignor, il duca di Sauoia, contra Francesi, il giorno di s. Lorenzo del 57 sotto santo Quintino*, Cremona, Vincenzo Conti.
- ANONYME. (1566), *Relation und Extract von aussagen und besonderen Kundtschafften des Türckens eroberung Zigeths, erfolgt auff den 7. tag Septembris, 1566*, Augsburg, Zimmermann.
- ANONYME. (1609), *Relation: Aller Fuernemmen und gedenckwuerdigen Historien so sich hin und wider in Hoch- und Nieder-Teutschland, auch in Frankreich, Italien, Schott und Engelland, Hisspanien, Hungern, Polen, Siebenbürgen, Wallachey, Moldaw, Türcken Inn diesem 1609. Jahr verlauffen und zutragen möchte*, Strasbourg, Carolus.
- ATKINSON, Geoffrey. (1924), *Les Relations de voyages du XVII<sup>e</sup> siècle et l'évolution des idées : contribution à l'étude de la formation de l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion.
- . (1926), *La Littérature géographique française de la Renaissance : répertoire bibliographique*, Paris, A. Picard.
- . (1936), *Supplément au répertoire [...]*, Paris, A. Picard.
- AUSTIN, John Langshaw. (1962), *How to do things with words*, Oxford, Clarendon Press.
- . (1970), *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.
- BAZÁN, Don Álvaro de (1583?), *Relation of the expognable attempt and conquest of the yland of Tercera [...] by Don Albaro de Bacan*, Londres, Thomas Purfoote.

- BAZIN-TACCHELLA, Sylvie, Robert MARTIN et Hiltrud GERNER (eds.). 2009, *Dictionnaire du Moyen Français, 1330-1500*, <<http://www.atilf.fr/dmf>>.
- BERMUDEZ, João. (1565), *Breve relação da embaixada que o patriarcha D. João Bermudez trouxe do imperador da Ethiopia, chamado vulgarmente Preste João, dirigida al rei D. Sebastião [...]*, Lisbon, s.n.
- BLOTE, Hugo de. (1629), *Tabula Peregrinationis continens Capita Politica*, dans Paul Hentzner, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, 2<sup>e</sup> éd., Nuremberg, Wagenman et Gützel.
- BOEHME, Johann. (1540), *Recueil de diverses histoires touchant les situations de toutes regions et pays és trois parties du monde*, Anvers, imprimé par Antoine des Goys pour Pierre Brillman.
- . (1520), *Omnium Gentium Mores, Leges et Ritus [...] ex multis clarissimis rerum scriptoribus*, Augsburg, Sigismund Grimm et Marcus Wirsung.
- BRACCIOLINI, Poggio. (2004 [1439]), *De varietate fortunae ; De l'Inde : les voyages en Asie de Niccolò de' Conti : De varietate fortunae livre IV*, Turnhout, Brepols.
- CARILE, Paolo (éd.). (1999), *Voyage autour du Monde de Francesco Carletti (1594-1606)*, Paris, Chandeigne.
- CARLETTI, Francesco. (1701), *Ragionamenti sopra le cose da lui vedute ne' suoi viaggi dell'Indie occidentali come d'altri paesi*, Florence, Carlieri.
- CHAPELAIN, Jean. (1936), *Opuscules critiques*, éd. Alfred C. Hunter, Paris, Droz.

- CHINARD, Gilbert. (1911), *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette.
- CHUPEAU, Jacques. (1977), « Les récits de voyages aux lisières du roman », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 77, n<sup>o</sup> 3-4, p. 536-553.
- CORTÉS, Hernán. (1993), *Cartas de Relación*, Ángel Delgado Gómez (éd. et introduction), Madrid, Castalia.
- . (1522), *Carta segunda de relación [...]*, Seville, Cromberger.
- DAVIES, William. (1614), *A true relation of the travels [...]*, Londres, Thomas Snodham.
- DE CONTI, Niccolò, voir BRACCIOLINI, Poggio.
- DE VIVO, Filippo. (2011), « How to read Venetian relazioni », dans COHEN, Thomas V. et Germaine WARKENTIN (eds.), « Things Not Easily Believed: Introducing the Early Modern Relation », numéro spécial de *Renaissance et Réforme*, vol. 34, n<sup>o</sup> 1-2 (hiver-printemps), p. 25-59.
- DIDEROT, Denis et Jean le Rond D'ALEMBERT (éd.). *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 17, consulté sur le site de Robert Morrissey (éd.), University of Chicago, ARTFL Encyclopédie Project <<http://encyclopedia.uchicago.edu/>>.
- DOIRON, Normand. (1988), « L'Art de voyager. Pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », *Poétiques*, février, p. 83-108.
- . (1995), *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- DRAKE, Sir Francis. (1653 [1652]), *Sir Francis Drake revived [...]*

*Being a summary and true relation of foure severall voyages [...] Londres, Nicholas Bourne.*

- (1683), *The Voyages and travels [...] into the West-Indies, and round about the world. Giving a perfect relation of his strange adventures, and many wonderful discoveries [...]*, Londres, M. H. et I. M. pour P. Brooksby.

FROÍIS, Luís. (1598), *Nova Relatio Historica De Statu Rei Christianae In Iaponia [...]*, Mainz, Albinus.

FURETIÈRE, Antoine. (1727), *Dictionnaire universel [...]*, La Haye, Pierre Husson, Thomas Johnson, Jean Swart, Jean van Duren, Charles Le Vier, La veuve van Dole.

GLARE, P. G. W. (éd.). (1996), *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon Press.

- (éd.). *Oxford English Dictionary Online*, Oxford University Press <<http://oxforddictionaries.com>>.

GRATALORI, Guglielmo. *De regimine iter agentium vel equitum, vel navi, vel curru seu rheda etc. viatoribus et peregrinatoribus [...]*, Bâle, s.n.

GREEN, John. (1745-1747), *A New General Collection of Voyages and Travel*, Londres, Thomas Astley.

HAPPEL, Eberhard Werner. (1683-1691), *E. G. Happelii grösseste Denkwürdigkeiten der Welt oder so genandte Relationes curiosae : worinne fürgestellt u. angeführet werden d. merckwürdigste Historien u. Geschichte d. vorigen u. jetzigen Zeiten welche sich auff diesem grossen Schau-Platze d. Welt zugetragen*, Hamburg, Wiering.

- HAKLUYT, Richard. (1589), *The Principall Navigations, Voiages, and Discoveries of the English Nation [...]*, Londres, George Bishop et Ralph Newberie, députés de Christopher Barker.
- HOLTZ, Grégoire. (2006), « Le style nu des relations de voyages », dans Michel JOURDE et Jean-Charles MONFERRAN (éd.), *Le Lexique métalittéraire français, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, p. 165-185.
- et Vincent MASSE. (2012), « Étudier les récits de voyage : Bilan, questionnements, enjeux », dans Grégoire HOLTZ et Vincent MASSE (dir.), *La littérature de voyage, Arborescences*, n° 2, mai, <<http://id.erudit.org/iderudit/1009267ar>>.
- HUYGENS, R. B. C. (éd.) (1994), *Peregrinationes tres, Saewulf, John of Würzburg, Theodoricus*, Turnhout: Brepols, 7, Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis 139, p. 59-77.
- LAFITAU, Joseph-François. (1724), *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain et Hochereau.
- LAHONTAN. (1703), *Mémoires de l'Amérique septentrionale ou la suite des voyages de Mr Le Baron de Lahontan ; Qui contiennent la Description d'une grande étendue de Païs [...]*, La Haye, Frères l'Honoré.
- . (1703), *Nouveaux Voyages de Mr. Le Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale ; Qui contiennent une relation des différens Peuples qui y habitent [...]*, La Haye, Frères l'Honoré.
- . (1704), *Suite du voyage de l'Amérique ou Dialogues de Monsieur le Baron de Lahontan et d'un sauvage dans l'Amérique, Contenant une description exacte des mœurs & des coutumes de ces Peuples sauvages. [...] Avec les voyages du*

*même en Portugal & en Danemark. [...]*, Amsterdam, la veuve de Boeteman et Londres, David Mortier.

LE BEAU, Claude. (1738), *Les Aventures du Sieur Claude Le Beau, avocat en parlement, ou Voyage curieux et nouveau parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale. Dans le quel on trouvera une description du Canada, avec une Relation très particulière des anciennes Coutumes [...]*, Amsterdam, Herman Uytwerf.

LE GOBIEN, Charles, Jean Baptiste DU HALDE, Louis PATOUILLET et Nicolas MARÉCHAL pères (éd.). (1702-1776), *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, 34 vol.

LE JEUNE, Paul. (1634), *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, en l'année 1633, envoyée au R[évérénd] P[ère] Barth. Iaquinot, Provincial de la Compagnie de Jesus en la province de France par le P.[ère] Paul le Jeune de la mesme compagnie, Superieur de la résidence de Kebec*, Paris, Cramoisy.

LE HUENEN, Roland. (1990), « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? », *Littérales*, n° 7, p. 11-27.

LINON-CHIPON, Sophie. (2003), *Gallia orientalis. Voyages aux Indes orientales, 1529-1722 ; poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne.

LITHGOW, William. (1640), *The totall discourse of the rare adventure [...]*, Londres, I. Oakes.

MARRACHE-GOURAUD, Myriam. (2007), « Pourquoi les savants écrivent-ils des histoires », *Le Français préclassique*, n° 10, p. 233-247.

- MOTSCH, Andreas (2008), « La collection des mœurs de Johannes Boemus ou la mise en scène du savoir ethnographique », *Le Théâtre de la curiosité*, Cahiers V. L. Saulnier, 25, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 51-65.
- (2011), « Relations of Travel: Itinerary of a Practice », dans Thomas V. COHEN et Germaine WARKENTIN (dir.), « Things Not Easily Believed: Introducing the Early Modern Relation », numéro spécial de *Renaissance et Réforme*, vol. 34, n<sup>o</sup> 1-2 (hiver-printemps), p. 207-236.
- OUELLET, Réal (éd.). (1990), *Lahontan ; Œuvres complètes*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde ».
- (1993), « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? », dans Claude DUCHET et Stéphane VACHON (dir.), *La Recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ, p. 235-252.
- (2008), « Pour une poétique de la relation du voyage », dans Marie-Christine PIOFFET et Andreas MOTSCH (dir.), *Écrire des récits de voyage (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), Esquisse d'une poétique en gestation*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 17-40.
- PAVINIS, Johannes Franciscus de. (ca. 1486-1494), *Relatio circa canonizationem beati Bonaventurae*, Cologne, Johann Koelhoff der Ältere.
- PORDENONE, Odoric de. (1929 [1330]), « Relatio », dans Anastasius VAN DEN WYNGAERT (éd.), *Itinera et Relationes Fratrum Minorum Saeculi XIII et XIV*, Florence/Quaracchi, Collegium S. Bonaventurae, Sinica Franciscana I, vol. 1, p. 381-495.

- PINTO, Fernão Mendes. (1614), *Peregrinaçam de Fernam Mendez Pinto [...]*, Lisbonne, Pedro Crasbeeck.
- PIOFFET, Marie-Christine et Andreas MOTSCH (dir.). (2008), *Écrire des récits de voyage (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), Esquisse d'une poésie en gestation*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- POULIOT, Léon, S.J. (1940), *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, 1632-1672*, Montréal et Paris, Desclée de Brouwer.
- PRÉVOST, Antoine François. (1746-1759), *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent [...]*, Paris, Didot.
- PYRCKMAIR, Hilarius. (1577), *Commentariolus de arte apodemica seu vera peregrinandi ratione*, Ingolstadt, D. Sartorii.
- RALEIGH, Sir Walter. (1596), *The discoverie of the large, rich, and bevvtifyl empire of Guiana with a relation of the great and Golden Citie of Manoa [...]* 1595, Londres, Robert Robinson.
- RAMUSIO, Giovanni Battista. (1563), *Primo volume e terza editione delle Navigationi et viaggi [...]*, Venise, Giunti.
- REQUEMORA-GROS, Sylvie. (2012), *Voguer vers la modernité. Le voyage à travers les genres au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne.
- REY, Alain (éd.). (2003), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- SOREL, Charles. (1667), *Bibliothèque française*, Paris, Compagnie des libraires du Palais.

- STAGL, Justin. (1980), « Der wohl unterwiesene Passagier », dans Boris Illich Krasnobaev *et. al.*, *Reisen und Reisebeschreibungen im 18. und 19. Jahrhundert als Quellen der Kulturbeziehungsforshung*, Munich, Camen, p. 353-384.
- . (1995), *A History of Curiosity. The Theory of Travel, 1550-1800*, Londres, Routledge.
- . (2000), « *Ars apodemica* : Voyage d'étude et art du voyage », dans Tibor KLANICZAY, Eva KUSHNER et Paul CHAVY (dir.), *L'Époque de la Renaissance, 1400-1600*, vol. 4 « Crises et nouveaux essors 1560-1610 », Amsterdam, John Benjamins, p. 285-306.
- TAVERNIER, Jean-Baptiste. (1681), *Vierzig-Jährige Reise-Beschreibung [...]*, Nuremberg, Hofmann.
- TURLER, Hieronymus. (1574), *De Peregrinatione et agro neapolitano*, Strasbourg, Bernhardus Iobinus.
- . (1575), *The Traveiler of Jerome Turler*, Londres, Veale.
- VALLÉE, Andréanne (éd.). (2011), *Avantures du sieur Claude Le Beau, avocat en parlement. Voyage curieux et nouveau parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- WOLFZETTEL, Friedrich. (1996), *Le Discours du voyageur ; pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF.
- ZWINGER, Theodor. (1577), *Methodus apodemica in eorum gratiam, qui cum fructu in quocunq[ue] tandem vitae genere peregrinarti cupiunt*, Bâle, Basileae Eusebii Epsicopii opera atque impensa.

## Résumé

La question des genres dans la littérature viatique est aussi problématique qu'instructive en raison notamment de son hybridité. Cet article aborde la question par un détour substituant à l'analyse des procédés littéraires une approche pragmatique. En resituant la pratique littéraire dans le contexte général des activités humaines, l'article retrace l'itinéraire de la relation de voyage entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Le double parcours, historique et méthodologique, permet de déterminer les possibilités de la relation de voyage, son développement discursif et littéraire ainsi que la production de savoirs dans laquelle elle est engagée. L'accent mis sur la période de formation de notre épistémè moderne met au jour nos propres méthodes et outils analytiques et permet éventuellement de repenser les intérêts et les limites d'une approche générique.

## Abstract

The issue of literary genres in travel literature harbours as many problems as insights because of its hybridity. This article addresses the question of genres by a detour, substituting an analysis of literary procedures by a pragmatic approach. Repositioning literary practice within a general context of human activity, the article traces the destiny of the relation between the 16<sup>th</sup> and 18<sup>th</sup> centuries. This double track, historical and methodological, allows to identify the conditions of possibility of the travel relation as a distinct practice, its discursive and literary development as well as the production of knowledge it is engaged in. The focus on the formative period of our modern *episteme* allows us to reflect more on our own methods and analytical tools and to rethink the usefulness and the limits of the generic approach.